

EXTRAIT DE L'ALMANACH 2003

POUR UNE TÉLÉVISION BIO-DÉGRADABLE

Roger Dadoun

Edité par la Mission Agrobiosciences, avec le soutien du Sicoval, communauté d'agglomération du sud-est toulousain. La mission Agrobiosciences est financée dans le cadre du contrat de plan Etat-Région par le Conseil Régional Midi-Pyrénées et le Ministère de l'Agriculture, de la Pêche, de l'Alimentation et des Affaires rurales.

Renseignements: 05 62 88 14 50 (Mission Agrobiosciences)

Retrouvez nos autres publications sur notre site : <http://www.agrobiosciences.org>



Pour une télévision BIO-dégradable

Roger Dadoun prend les agrobiosciences au sérieux, au pied de la lettre, du mal-être. Il nous dit comment le bio, la vie, est montré dans le prisme de ce qui se pose comme une vue à distance, la télévision. La vie ? La vue ? La distance ? Le rire ? La mort ? La grâce ?

Roger Dadoun, philosophe, psychanalyste. De ses nombreuses publications, citons Duchamp, ce mécano qui met à nu (Hachette), Allah recherche l'autan perdu (Le Poulpe, Baleine), Cinéma, psychanalyse et politique (Séguier), Contre la haine, l'amitié : Hermann Hesse, Romain Rolland (Via Valeriano/Léo Scheer), L'île des morts de Böcklin (Séguier), Marcel Duchamp et Enzo Nasso (Editions Spirali – Milan) et La psychanalyse politique (Que sais-je ?).

F ABULEUSE et affabulante tout ensemble – comment, si on la juge à l'aune des méthodes, arguments et pratiques de la pensée scientifique, la télévision pourrait-elle parvenir à une qualité et un rare équilibre d'images, informations, messages et savoirs qui puissent satisfaire ensemble la raison, l'imagination et le sentiment ?

Dégradée, dégradante — comment la télévision pourrait-elle parvenir à se rendre elle-même dégradable, au sens valorisant où elle se débarrasserait de ses crasses, graisses, scories, déchets et vulgarités en tous genres qui encombrant les écrans – à quelques nuances ou écarts près ?

Il nous faut préciser, d'entrée de jeu : BIO-dégradable, BIO étant mis en lettres capitales, pour dire que là réside le problème capital – capital face aux problématiques implacables et funestes qui prennent source et vitalité dans ce que l'on nomme le système capitaliste (économique, financier, écologique). « Bio », donc : pas seulement pour complaire à une mode que fascine le rougeoyant label « bio » ; pas seulement, notons-le à titre d'hommage, pour demeurer fidèle à l'élément central qui est à l'origine de cette analyse, à savoir « agrobiosciences » – prenant garde tout de même de ne pas glisser d'un INRA scientifique (Institut National de la Recherche Agronomique) à un INRI mystique (Jesus Nazareus Rex Judaerum, « Jésus de Nazareth, Roi des Juifs », inscription mise par Pilate sur la croix), la pente ne tenant qu'à une lettre, et sachant que plus d'un, amant d'une Vierge-Mère-Nature, pourrait être tenté par la substitution...

Non, « bio » est convoqué ici avant tout pour son étymologie grecque : bios, la vie – il cherche à affirmer, face à l'in-

dustrie télévisuelle à dominante thanatologique, un principe de vie, un élan vital, la suprême et irréductible valeur du vivant. Telle que nous la concevons et préconisons, en nous référant à quelques rares émissions, la télévision biodégradable ne relève pas de l'information banale fourguée à la sauvette ni des fastueuses et tonitruantes mises en scène qui en mettent plein la vue – elle s'efforce d'aller rechercher et de faire corps intimement avec des façons de voir, sentir et penser qui soient l'expression de l'homme même, avec une manière d'être en société qui soit fondamentalement démocratique, elle s'impose en tant qu'enjeu primordial de la culture contemporaine à l'échelle planétaire, et terrain d'une lutte sans merci, à la vie à la mort, au plein sens de l'expression.

FABULEUSE, AFFABULANTE. Fabuleuse télévision – machine surpuissante, apte à s'insinuer au plus intime de la vie privée comme à tisser d'immenses toiles couvrant l'entier univers; la seule, avec quelques rares et mystérieuses formules mathématiques, à nous transporter du noyau vide de l'atome au silence éternel des espaces infinis; la seule, avec quelques rares et vertigineuses séquences de biologie moléculaire, à nous ouvrir les che-

mins qui mènent quelque part aux racines du vivant; la seule, avec quelques rares et percutantes pensées psychanalytiques, à nous aider à percevoir les plus imperceptibles et perceptibles modulations de l'inconscient et à faire vibrer en ses plus fines mises en abyme le fractal des pulsions, des passions et des raisons; la seule, avec quelques rares et flamboyants penseurs, à débusquer, dans l'aveu des mimiques, rictus, propos, gestes, décors et décorum, les arcanes théologico-politiques des pouvoirs; la seule, avec quelques rares et foudroyants artistes, à donner leurs plus immédiates et étranges résonances aux émotions premières qui rythment la vie de chacun; la seule à... etc. – à poursuivre ainsi ad libitum et ad infinitum, l'on finirait par couvrir le champ illimité de l'humaine condition.



« La télévision pratique un viol permanent du réel, une effraction de tous les instants et tous terrains. »

Affabulante télévision, en même temps – incapable de résister aux chants de sirènes de la fabulation : il n'est rien qu'elle ne désire et ne puisse transformer en fable. On peut dire, même, qu'il est dans l'essence de la télévision actuelle, en tant qu'industrie aux mains de groupes financiers, pouvoirs étatiques et barons idéologiques, d'affabuler, de « raconter des histoires ». Événements historiques, catastrophes naturelles, mouvements de masse ou tragédies individuelles – elle débite tout cela (débit hystérique de paroles, débit pornographe d'images) en contes et légendes, feuilletons tout juste bons à ne pas somnoler affalé sur son canapé devant les ruines d'un plateau repas. On a vu ainsi le plus funeste événement de la récente actualité, l'attentat du 11 septembre 2001 qui a fait s'écrouler les deux Tours jumelles de New York et provoqué trois à quatre mille morts, prendre une tournure légendaire, par le mode de réitération des discours et des images tricotent-démaillant-retricotent le tissu d'un scénario catastrophe – ce qu'a confirmé et comme statué le premier anniversaire,

— la caméra s'attarde sur l'agonie d'une fillette ensevelie, elle entre dans la cellule d'un condamné à mort, elle bondit sur la fraction de seconde qui fait s'écrouler le fusillé, elle compose et décompose les corps sous les décombres et parmi les flaques de sang et les objets déchiquetés ; elle ne peut s'abstenir de décrire la trajectoire des corps tombant des gratte-ciel en flammes du World Trade Center. Mort ou vif : l'ordre importe peu — importe seule l'intrication de l'un dans l'autre, car, telle est l'efficacité thanatologique de la télévision, c'est la mort qui perdure dans l'aperception inconsciente du spectateur, c'est la grappe des images de massacres et de dévastation que l'on presse en spectacle et fête pour la pulsion de mort. Toutes les langues de bois aujourd'hui caquètent en chœur pour accuser à corps et à cris la « Violence à la télé » - tarte à la crème aigrette jetée à la face d'un public gonflé audimateux ; on a fabriqué pour cela, encore une, une « mission » qui, archivant sagement puis déposant son petit monticule de témoignages, avis et « expertises », accoucha de l'incontournable miséreuse souris : il est interdit de voir, d'ouvrir les yeux – eyes wide shut, ô Kubrick dont les yeux viennent de se clore en nous laissant en joyeux héritage ce dernier mot, le tout premier dans l'ordre du vivant : fuck (baiser).

« Quand la mort est violente, spectaculaire, à scoop, la télé l'étale – d'où ses affinités avec le terrorisme, qui se veut stratégie brute de mort, et d'une mort à effet médiatique »

avec son rituel commémoratif sursaturé en drapeaux, vibratos et mains sur le cœur. D'un tel rituel (et de toute commémoration aussi bien), on pourrait dire qu'il commet mort l'événement, c'est-à-dire l'accule et le fige dans la mort – là où il faudrait le co-mémoriser, l'accompagner pleinement et l'inscrire dans une mémoire active, intense, capable de mobiliser avec la même acuité les constructions de l'analyse rationnelle, l'énergie vive de l'imagination, le poignant saisissement de l'émotion.

Thanatologie. La télévision travaille, fonctionne, marche ou tourne à la mort : thanatologie. Elle qui se rêve (relayant le cinéma « usine à rêves » — « faites-nous rêver », insistent les mentors) et prétend offrir (gadget qu'agitent tous les projets) du live (vivant), elle s'avère avoir de profondes et troubles accointances avec la mort. Atroce astreinte de l'image télévisuelle : le mort saisit le vif, ou le vif saisit le mort

Sciences : elle « positivisme ». On objectera qu'à son actif, la télévision dans ses meilleurs moments offre des images saisissantes et illuminatrices des procédures et productions scientifiques. Le fabuleux semble trouver ici un « vrai » terrain d'élection. Mais

la vocation fabulatrice l'emporte haut la main basse. Les savants convoqués, réquisitionnés, sont d'emblée requis et mis en posture de répondre à tout (« tout ce que vous voulez savoir sur » — formule magico-scientiste) par des journalistes empressés, pressés, pressants, qui leur faufilent, comme aux vedettes du show biz, du sport ou de la politique, des têtes idoines, têtes d'icônes – et, sauf cas rares, invités d'opiner du chef, chef souvent apprêté pour, avec barbes candides, cheveux nimbants, regard profond, élocution ad hoc. Les difficultés intrinsèques, labeurs et âpretés, ainsi que les à peu près, erreurs, voire malversations du travail scientifique, passent au bleu – au bleu d'un angélisme positiviste dont se réjouirait l'Auguste Comte fondateur de la religion du même nom. Passant de science fabuleuse à science affabulée, la télévision diffuse un positivisme béat de supermarchés ; à l'image de ces derniers,

qui nous somment de dire « je positive », elle proclame, poussant son caddy de connaissances : « je positivisme ». Avec son corps puissant de principes, théories, hypothèses, expériences et résultats, et ses cohortes de serviteurs attentifs, la science parvient, un peu, à résister à la vulgarité des rituels médiatiques vulgargarisants. Mais la réalité, elle, la pauvre et richissime réalité – personne pour la défendre ; elle s'offre en proie facile, taillable et corvéable à merci, sur un plateau télé, où l'on taille, coupe, tranche, colle à la six-quatre-deux (suivant les chaînes), non pour capter telle expression du réel, mais pour faire impression sur le

spectateur. Frappe au ventricule, c'est là qu'est l'audimat. La télévision pratique un viol permanent du réel, une effraction de tous les instants et tous terrains. C'est bien elle, aujourd'hui, l'œil orwellien de Big Brother qui, « watching you », scrute, déshabille, jauge et juge, condamne ou élit par personnes interposées : soit, en haut, les téléastes actifs et activistes, directeurs, producteurs, présentateurs, animateurs, invités maison, qui font main basse sur le petit écran et se partagent et trustent émissions et budgets, en bas les passifs et anonymes qui, avides de « passer à la télé » pour épater amis parents voisins, jouent les potiches silencieuses, ou gesticulent en mécaniques à applaudir, ou servent – grand rêve — d'armée de réserve pour fabrication de clones à usage médiatique.

Et mourir de rire ? Quand la mort est violente, spectaculaire, à scoop, la télé l'étale – d'où ses affinités avec le terrorisme, qui se veut stratégie brute de mort, et d'une mort à effet médiatique ; en revanche, la mort quotidienne, banale, la simple mort humaine fait l'objet d'un refoulement que fissurent parfois d'épisodiques remords. Nécromantique, la télé évoque avec gourmandise toutes sortes de morts illustres ou pittoresques (voyez l'Hugo légendé pour les siècles des siècles) ; nécrologue, elle retaille les costards disparus pour les faire plus beaux ; nécrophile, elle s'en repaît. Elle contribue ainsi à modeler un imaginaire et une faculté de perception où se combinent et s'exacerbent mutuellement, d'un côté une violence éruptive, affolée, chaotique, délinquante, de l'autre une dépression foncière que tentent de tromper ou masquer des agitations désordonnées et des consommations compulsives (érotismes, drogues, alcool, tabac, anti-dépresseurs, voyages, etc.). Mais, cu-rieusement, la consommation qui emporte le mor-

ceau, fait sauter l'audimat, allèche les présidents, c'est le rire !

Brave Rabelais, qui proclamait : « Pour ce que rire est le propre de l'homme. » La télé, avec ses rires en cascade et ses cascadeurs en rires, apparemment le confirme et l'illustre. En réalité, elle tourne le rire lui-même en dérision, le dégrade, le renverse, cul par dessus tête (souvent au sens propre des termes), et fait du rire, exigé, contagieux,

« C'est fou ce qu'ils rient à la télé – animateur rit, tout premier, surtout de ce qu'il dit, reporters rient, bouche météo rit, invités rient, politiciens rient, artistes rient, faux culs rient – ça meurt de rire. »

omniprésent, une nauséuse assise d'humanité, et l'un des plus sales trucs dont puissent s'affubler et s'enorgueillir, non seulement les émissions rigolotes exhibées telles, mais toutes les autres aussi bien : culturelles, psy, politiques, etc. C'est fou ce qu'ils rient à la télé – animateur rit, tout premier, surtout de ce qu'il dit, reporters rient, bouche météo rit, invités rient, politiciens rient, artistes rient, faux culs rient – ça meurt de rire.

Et c'est tout dire : ces rires surmultipliés rappellent les figures proliférantes qui, en psychanalyse des rêves, symbolisent l'inverse : castration, perte. Niagaras de rires déferlants cachent effrayant assèchement – « désenchantement du monde », disent de délicats penseurs. Suffit de suivre, sur un faciès, le rire, telle une chasse d'eau, qui soudain cesse – et chance il y a de surprendre une ombre de mort fuyant fugace sur le visage antérieur. Mourir de rire, disent-ils. Un rire de mort souffle sur la télévision – rire thanatographique, où affleurent et s'avèrent en secousses sismiques d'inquiétantes et abyssales fêlures – faille de San Andreas du monde moderne.

Eaux grasses pour l'imaginaire, enrobages tape-à-l'œil pour n'offrir que mauvais vent, condiments frelatés, publicités mensongères, baratins glaireux, culte d'icônes – pour balayer, « dégrader » tout cela, larguer la crétinisation, réparer les décervelages, se tourner « bio » vers la « vraie vie », la télévision, primordiale puissance, a moins besoin d'un « label rouge » que du drapeau noir de la grâce. ■

